

ON A VU À LA CRIÉE

"Le Conte d'hiver" : le pouvoir meurtrier

Comment le pouvoir peut-il faire vérité à partir de ses opinions, de son impression? Comment le doute et le soupçon deviennent-ils certitude malgré les preuves et les dénégations? Qu'est-ce qui explique qu'un orage de jalousie transforme le bonheur d'un jeune roi en tragédie d'un meurtrier tardivement rattrapé par le remords? Ces questions sont au cœur du *Conte d'hiver* (*The Winter's Tale*), pièce de William Shakespeare sans doute écrite en 1610: suzerain de Sicile, Léontes se persuade que l'enfant que porte sa femme Hermione est celui de son meilleur ami, Polixène; il enferme donc l'infidèle, tente d'empoisonner l'amant, ordonne la mort de l'enfant.

Dans ce matériau foisonnant qui compte bien des épisodes,



Tourmenté, fiévreux, touchant, Alex Lawther saisit toute la violence et l'ambivalence du roi Léontes. / PHOTO PIERRE GROSBOIS

Sylvain Levitte a choisi, avec la mise en scène qu'il vient de présenter à La Criée, de retenir la

face la plus sombre, la plus folle: la psyché délirante de Léontes. Un propos affirmé d'emblée,

avec le choix de donner deux fois la première scène, une conversation du trio, avec deux regards: l'un innocent, apaisé, fraternel, le nôtre; l'autre fiévreux, avide, bientôt haineux, celui d'un Léontes gagné par ses démons.

Sur un plateau-estrade vide (auquel de rares artifices et des échanges salle/scène donnent vie), Levitte tient son propos avec brio, d'une rigueur méticuleuse parfois fantasque. Des acteurs, il tire le meilleur, jouant notamment des accents pour affirmer les aspérités. Parmi eux, tourmenté, fiévreux, touchant, Alex Lawther (connu notamment pour la série *The End of the F***ing World*) saisit toute la violence et l'ambivalence du roi maudit, pour une composition captivante. Un uppercut.

Fred GUILLEDOUX

VOIR LE CONTE D'HIVER À TRAVERS LES YEUX DE LÉONTES

par Pierre Magnetto



*L'actrice Sud-Coréenne Yejin Choi interprète Hermione puis Perdita à 16 ans. © Pierre Gribois

La compagnie Les choses ont leurs secrets dirigée par le comédien et metteur en scène Sylvain Levitte, propose Le conte d'hiver de Shakespeare en une version radicale placée du seul point de vue de Léontes. Une plongée dans l'esprit enfiévré et délirant d'un homme atteint dans sa masculinité et un regard sur les violences sexistes et conjugales, actuellement en tournée.

Non, ce n'est pas un bug, c'est bien la même scène qui repasse. Avant de jouer la deuxième, les comédiens bissent la première, même texte, mêmes intonations dans les voix, mais pas tout à fait les mêmes postures. Hermione et Polixènes se rapprochent, se frôlent, se caressent, tandis qu'un regard noir s'imprime sur le visage de Léontes. Ainsi débute *Le conte d'hiver* vu par Sylvain Levitte. Dès les premières minutes le metteur en scène clarifie son propos. C'est du point de vue de Léontes qu'il invite le public à réexaminer cette oeuvre tardive de William Shakespeare et, c'est ce que ressent Léontes qui est montré dans la seconde interprétation de la scène.

La folie destructrice de Léontes Le roi de Sicile et la reine Hermione attendent leur deuxième enfant. L'histoire débute quand Léontes soupçonne sa femme d'adultère avec Polixènes et s'imagine que l'enfant qu'elle porte n'est pas le sien. A partir de ce moment il devient fou de jalousie. Pris d'une folie destructrice il tente d'empoisonner Polixènes qui s'enfuit. Il fait enfermer Hermione qui se laissera mourir après avoir donné naissance à une petite fille, Perdita. Dans sa deuxième partie, l'histoire connaîtra une fin plus heureuse qui fait passer la pièce de la tragédie à la comédie, mais encore faudrait-il être certain que le dénouement ultime ne sorte pas de l'imaginaire d'un Léontes rongé par le remord.

Les violences sexistes et conjugales Pour mieux ciseler son propos, Sylvain Levitte imagine des moments rêvés par le roi de Sicile, comme cette chorégraphie aux allures orgiaques durant laquelle tous les personnages tourbillonnent autour de lui sur une musique rap. Mais aussi, le metteur en scène fait le choix délibéré de ne pas jouer l'intégralité du texte, seules sont montrées les scènes dans lesquelles Léontes est présent afin que l'on puisse tout voir à travers ses yeux. Histoire d'un amour jaloux et mortifère, d'une peur panique empreinte d'un sentiment d'abandon imaginé, la pièce résonne aussi avec le moment présent traitant du thème des violences sexistes et conjugales. Léontes porte costard-cravate, il sort un téléphone portable de sa poche et tous les personnages sont habillés à la mode d'aujourd'hui, un choix qui marque la contemporanéité de l'oeuvre shakespearienne.

Toute la place au jeu des acteurs La mise en scène ne s'embarrasse pas de décors fastueux. Seule une estrade en guise de piédestal sur et autour de laquelle se déroule l'action, délimite l'espace où se noue la tragicomédie, laissant toute sa place au jeu des acteurs. Produite par la compagnie *Les choses ont leurs secrets* créée par Sylvain Levitte, la pièce est servie par six comédiennes et comédiens d'à peine plus de 20 ans jusqu'à 70 ans. Ils réussissent ce tour de force de faire vivre ce conte en incarnant à eux six une vingtaine de personnages, se glissant dans la peau de l'un ou l'autre avec une étonnante aisance. Un enfant d'une dizaine d'années venu de la Maîtrise des Hauts-de-Seine joue avec eux interprétant le fils aîné de Léontes et Hermione, puis celui du fils du berger qui a recueilli et élevé Perdita nouvelle née, la soustrayant à un destin funeste. Une Perdita que l'on verra âgée de 16 ans à travers les yeux d'un Léontes en quête de rédemption.

En tournée pour les deux prochaines saisons Créée en janvier dernier à la Scène nationale d'Alençon dans l'Orne après deux années de préparation et de répétitions en résidence en ce même lieu et au 104 à Paris, la pièce a été jouée à Corneilles-en-Parisis (Val d'Oise), à Évreux (Eure). Elle était accueillie à Marseille du 22 au 24 mars à La Criée pour quatre représentations. Elle sera jouée à La Renaissance à Mondeville (Calvados) le 30 mars, puis à Hardelot (Pas-de-Calais) le 20 mai au Théâtre Elisabethain. Elle devrait être en tournée pour les deux prochaines saisons.

THÉÂTRE

Sylvain Levitte (*Le Conte d'hiver*) : « que ça vienne toucher les gens à un endroit sensible »

Après *Le Roi Lear* et *La Nuit des rois*, Sylvain Levitte signe sa troisième mise en scène de Shakespeare avec *Le conte d'hiver*, une comédie tragique, une traduction de Bernard-Marie Koltès, à voir mardi 7 mars, à 20 heures, au Théâtre Legendre, à Evreux.

« Je sais qu'avec mes parents, on allait régulièrement au théâtre. Peut-être une fois par mois ou tous les deux mois, on allait voir une pièce de boulevard, à Paris. Je me souviens très bien avoir vu Jean-Paul Belmondo jouer sur scène. Il interprétait deux personnages en même temps. Je ne me souviens plus du tout quelle pièce c'était, mais on allait souvent voir des Feydeau. Ça, c'est un souvenir qui m'est resté gravé. Cela dit, je ne sais pas si c'est ça qui a fait qu'après j'ai voulu monter moi-même sur scène, mais je me souviens très bien que le plaisir que prenaient les comédiens sur scène me faisait très envie ». Sylvain Levitte est né en 1988, « on remonte très, très loin dans cette interview, c'est génial ! On revient vraiment aux origines », s'enthousiasme-t-il, alors que mardi soir, on pourra découvrir *Le Conte d'hiver*, de Shakespeare, la traduction de Bernard-Marie Koltès, qu'il a mise en scène. Mais revenons aux années 90, à Rueil-Malmaison, le jeune Sylvain fait du cirque. « À 7/8 ans, entre le foot et le cirque, j'ai préféré faire du cirque. Ensuite est arrivée, à l'école primaire, la Maîtrise des Hauts-de-Seine, le chœur d'enfants de l'Opéra national de Paris. Ils sont venus un après-midi pour nous présenter leur travail. Je me souviens qu'au sortir de cette présentation, je me suis dit : c'est super intéressant, j'aimerais bien faire ça. L'envie de chanter, le plaisir de chanter. J'ai proposé ça à mes parents. C'est là, en 6e, que j'ai commencé les classes maïtrisiennes. On avait plus d'une dizaine d'heures de musique en plus par semaine dans notre emploi du temps. On travaillait les opéras le soir et après on allait les jouer à Bastille ou à Aix-en-Provence ». Sylvain Levitte n'est pas né dans un milieu artistique, or, ses parents vont jouer le jeu. « Il y avait une confiance de leur part. Ils m'ont laissé continuer cette chose-là. Ils sont venus voir le travail que je faisais. Même en tant qu'enfant ou adolescent. Ils ont vu que c'était quelque chose qui me transportait et me permettait de m'exprimer. On cherche souvent les endroits pour s'exprimer, le théâtre encore plus que la musique, m'a permis d'exprimer des choses que je n'arrivais pas forcément à exprimer ailleurs. C'est très important de pouvoir s'exprimer. »

On n'est pas encore arrivé au théâtre. « C'est terrible. La dernière tournée que j'ai faite, c'est *La Petite Renarde rusée*, de Léos Janacek, mise en scène par Julie Brochen, au festival d'Aix-en-Provence. Je jouais une petite grenouille qui chantait sur une note très aiguë. Sur la fin de la tournée, je n'arrivais absolument plus à choper cette note, parce que j'étais en train de muer. C'était une horreur absolue de monter sur scène devant 500 ou 600 personnes et de ne pas réussir à chanter. Je pense que les spectateurs étaient très compréhensifs. C'est quand même très choquant. À partir de ce moment-là, j'ai arrêté le chant et j'ai débuté les cours de théâtre à l'*Avant-Scène*, avec Nicolas Arnstam, un jeune professeur, avec lequel j'ai commencé à faire des pièces, des exercices. C'était moins professionnel, mais beaucoup plus ludique. Ça m'a beaucoup aidé. Ensuite, j'ai fait l'option théâtre, au lycée, en parallèle d'études en électronique, parce que j'étais très fort en maths. Un bac ST électronique. J'étais le seul de la classe à faire en même temps une option théâtre. J'ai déposé plusieurs candidatures dans des BTS audiovisuel pour faire plus de l'image et du cinéma et je n'ai été reçu dans aucun, mais j'ai été reçu dans trois écoles de théâtre ». Le destin. « Très vite, très tôt », il passe à la mise en scène. « Dès le lycée, en plus de jouer des pièces de théâtre, j'avais envie de créer mes propres spectacles, de moi-même raconter des histoires. J'ai monté un Amélie Nothomb, *L'augmentation*, de Georges Pérec. Depuis le début, j'essaie de trouver un équilibre entre les deux. » On fait un bond dans le temps, en 2013, il crée sa compagnie « après l'école du Conservatoire de Paris, que j'ai faite entre 2009 et 2012. J'ai créé avec une très grande amie, Sandrine Pluvinet, la compagnie *Les choses ont leurs secrets* — le titre est inspiré d'une chanson de Barbara, *Drouot*. On s'est dit qu'on allait s'implanter en Normandie, dans l'Eure, à Saint-Didier-des-Bois (27370), près de chez elle, pour essayer de toucher un public qui ne va pas nécessairement au théâtre. Pour travailler, dans un premier temps, sur les œuvres de Shakespeare. Là, j'ai commencé avec *Le Roi Lear*, *La Nuit des rois* et *Le Conte d'hiver*. »

« Je me souviens avoir lu *Macbeth* en une nuit. SYLVAIN LEVITTE »

Première rencontre avec Shakespeare. « Au lycée. Je me souviens avoir lu *Macbeth* en une nuit, dans une traduction un peu datée de François-Victor Hugo. Ça m'avait vraiment marqué. Je n'ai



Un conte d'hiver, Shakespeare, mis en scène par Sylvain Levitte DR

jamais retouché cette pièce. Je l'ai vue montée par un metteur en scène que j'admire énormément et avec lequel j'ai travaillé, Declan Donnellan. C'était incroyable et ça m'avait beaucoup touché. » Au point de monter une compagnie et trois pièces. « Je ne sais pas si ça a été conscient. Lorsque je suis sorti du Conservatoire, j'ai eu envie de monter *Le Roi Lear* avec deux jeunes comédiens qui faisaient très adolescents. Ils se mettaient à inventer l'histoire du très vieux roi Lear, dans un vieux grenier. Et donc d'amener énormément de folie et d'humour à cette tragédie. Ça m'a beaucoup touché de mettre en scène cette pièce. Après quoi, je me suis dit : j'ai envie de continuer mon compagnonnage avec Shakespeare, d'aller un peu plus loin et de découvrir un petit peu plus ses écrits. J'ai pris le contrepied. Je me suis dit : OK, j'ai mis en scène une tragédie avec deux jeunes garçons, j'ai envie de monter une comédie avec une troupe nombreuse, composée uniquement de femmes, neuf femmes. Mon choix s'est porté sur *La Nuit des rois*, une comédie absolument terrifiante, sur le désir, le manque et les pulsions qu'on peut avoir quand le corps désire intensément ». Le compagnonnage continue avec *Le Conte d'hiver*. « À la base, j'avais envie de travailler sur une pièce historique plutôt que sur *Le Conte d'hiver*. Que ce soit un *Richard III*, ou un *Henri VI*, mais je suis tombé par hasard sur *Le Conte d'hiver* et surtout sur la traduction de Bernard-Marie Koltès. Il a fait cette traduction en

1988, mon année de naissance. Elle est incroyable de vérité, de langage direct. C'est extrêmement contemporain. Elle garde toujours son actualité. Quand je suis tombé dessus, je me suis dit que je ne pouvais pas faire autrement que de monter cette pièce. » Une comédie tragique. Une tragédie comique. « *Le Conte d'hiver* est classé dans les comédies de Shakespeare, rappelle Sylvain Levitte, ce qui est incroyable, parce que la pièce est horrible, violente. On assiste quasiment à un féminicide sur le plateau. La violence masculine est extrêmement présente, la jalousie aussi. Pour autant, à l'intérieur de ça, il y a des personnages qui arrivent et viennent donner énormément d'humour et, surtout, du second, troisième, quatrième degré, sur des répliques où parfois on s'en veut de rire », rit-il.

« Le théâtre nous aide aussi à nous sentir moins seuls sur Terre. SYLVAIN LEVITTE »

Il est question aussi de l'homme attaqué dans sa masculinité, thème très en vogue. « Oui, mais surtout ça vient de son imagination. Il n'a absolument aucune preuve que sa femme est en train de le tromper avec son meilleur ami. Son imagination va créer la jalousie. C'est là où Shakespeare est incroyable. Il arrive à écrire le fantasme complètement fou de cet homme. On assiste pendant toute la pièce à la fantaisie, à l'imagination de cet homme qui perd pied entre la réa-

lité et la fiction. » Les sentiments n'évoluent guère à travers les âges, lui fait-on remarquer. « C'est terrifiant, mais je pense qu'on ne s'en débarrassera jamais. On aura toujours peur d'être seul dans la vie, d'être abandonné, de la mort, que l'être qu'on aime ou qu'on croit aimer nous quitte. C'est totalement humain, normal. En revanche, il faut dealer avec ça, savoir réagir correctement avec ça. Ce personnage (Léontes) se croit attaqué par le fait qu'il est en train de perdre sa femme et son meilleur ami qui vivent, selon lui, une histoire d'amour sans lui. Il se sent profondément exclu. Il va se mettre à les rejeter de peur d'être lui-même rejeté. C'est un processus psychologique classique qu'on vit, toutes et tous ». On désespère. Ça montre les limites de l'œuvre d'art qui nous montre les choses, mais on continue à être tel que l'art nous décrit, lui fait-on remarquer. « Tout à l'heure, je regardais un documentaire sur Pina Bausch, une danseuse exceptionnelle. Un spectateur confiait, très intimement : avant d'avoir vu sa pièce, j'avais envie de me suicider et plus du tout après. C'est magnifique comme le théâtre nous aide aussi à nous sentir moins seuls sur Terre. Ça, c'est quelque chose de très puissant et qu'il faut souligner. » Pour *Le Conte d'hiver*, Sylvain Levitte a rassemblé sur scène des comédiens de nationalités différentes et d'âges très hétérogènes. « J'ai essayé d'ouvrir nos imaginations et d'aller chercher des comédiens et des comédiennes qui viennent d'un peu partout dans le monde et de différentes géné-

rations : on a un enfant de 9/10 ans et ça va jusqu'à deux comédiens qui ont plus de 70 ans. C'est très beau de voir ces différentes générations que ce soit en répétitions, lorsqu'elles s'entraînent, ou au plateau. Ça nous permet de prendre du recul par rapport au temps qui passe, estime-t-il. Le temps est même un personnage dans la pièce du *Conte d'hiver*. On passe à 16 ans plus tard, sur le plateau, ce qui n'arrive pas du tout au théâtre français, à cette époque-là, avec l'unité de temps, de lieu et d'action. Shakespeare prend des libertés absolument incroyables. En 16 ans, on vieillit, on murit et, peut-être, on peut pardonner aussi. Autant se pardonner à soi-même qu'aux autres ».

Il y a plusieurs comédiens et tous jouent plusieurs rôles. « La pièce demande un peu ça. » On pense à la pièce qu'il avait vue enfant, avec Jean-Paul Belmondo incarnant deux personnages. « Oui, oui, c'est très juste. Il y a quelque chose de magnifique à voir un comédien jouer plusieurs personnages au plateau. C'est quelque chose qui est extrêmement ludique. On voit presque l'artifice du théâtre. Et on a envie d'y croire. Ça, c'est exceptionnel. C'est comment on passe d'un personnage à l'autre en une fraction de seconde. Il y a une dextérité pour les comédiens et comédiennes qui font ça. Ça demande énormément de travail. Quand c'est bien fait, c'est magique à voir en tant que spectateur. Pour *Le Roi Lear*, je n'avais que deux comédiens. Ils devaient jouer plus d'une cinquantaine de personnages. C'était incroyable. Ils passaient d'une réplique à l'autre, parfois en transformant juste un petit peu leur corps ou en prenant juste un accessoire, ils parvenaient à faire exister un personnage. Jamais dans la caricature. C'est très important, pour moi, dans le spectacle vivant, c'est de ne jamais être dans la caricature des êtres humains, mais de chercher la vérité des vies humaines qu'on est en train de donner à voir. Pour que ça vienne vraiment toucher les gens à un endroit sensible, que ce soit drôle ou triste, mais que ça vienne toucher les gens à un endroit sensible ».

Le Conte d'hiver marque la fin de ce « compagnonnage ». « Là, je clos le triptyque. C'est une sorte de triptyque. Maintenant, j'ai envie de travailler aussi sur un auteur qui travaille également sur les humanités, avec Kae Tempest, un auteur britannique, contemporain, il a 37 ans. Il écrit du théâtre, mais aussi beaucoup de poésie. J'ai envie de travailler plus là-dessus, à présent », confie-t-il.

Sylvain Levitte revient à Shakespeare avec « Le Conte d'hiver »

par MARYSE BUNEL · 16 janvier 2023



Photo : DR

Shakespeare encore pour Sylvain Levitte... Le metteur en scène emmène sa compagnie, [Les Choses ont leurs secrets](#), dans la tragi-comédie du Conte d'hiver, une histoire de jalousie et de rédemption. C'est à découvrir les 16 et 17 janvier à la [Scène nationale 61](#) à Alençon, le 7 mars au [Tangram](#) à Évreux et le 30 mars à [La Renaissance](#) à Mondeville.

Il y a eu *Le Roi Lear*, pour un duo de jeunes comédiens, puis *La Nuit des rois*, avec une distribution exclusivement féminine. Pour Sylvain Levitte, la prochaine étape dans le parcours dans l'œuvre de Shakespeare devait être une grande tragédie, « un Richard ou un Henry ». Ce sera *Le Conte d'hiver*, à découvrir les 16 et 17 janvier au théâtre d'Alençon avant le 7 mars au théâtre Legendre à Évreux et le 30 mars à La Renaissance à Mondeville.

Le Conte d'hiver est une histoire de jalousie et de pardon. Léontes, roi de Sicile, se persuade tout seul que l'enfant, porté par sa femme, Hermione, est celui de son meilleur ami, Polixènes. L'épouse a beau avancer tous les arguments prouvant le contraire, rien y fait. Léontes envoie Polixènes en prison et Hermione ne pourra supporter un procès. Quant à la petite fille, Perdita, elle est envoyée dans une famille de berger. Seize ans plus tard, l'adolescente tombe amoureuse du prince de Bohême, le fils de Polixènes.

Dans cette histoire, proche de celle de Roméo et Juliette, Sylvain Levitte a trouvé une forte résonance dans la société d'aujourd'hui. En cause : « la pression du patriarcat. Pour assumer leur masculinité, les hommes voient leur épouse comme un trophée. Cela traverse les siècles ». Prisonnier de sa jalousie, Léontes invente un monde parallèle. « Cela interroge les réalités qui cohabitent et qui s'affrontent. Chacun voit la sienne à travers son imagination. Léontes soupçonne sa femme. Alors il invente des stimuli extérieurs. Il veut moins protéger son pouvoir que son image publique. Comme il y a des rumeurs dans le royaume, il se sent attaqué. S'il n'agit pas, il ne sera plus cet homme puissant », commente le metteur en scène, fondateur de la compagnie normande Les choses ont leurs secrets.

« Suivre le texte »

Sur le plateau, Sylvain Levitte réunit sept artistes, trois hommes, trois femmes et un enfant, qui interprètent une vingtaine de personnages de ce *Conte d'hiver*. Comme dans ses précédentes créations, il déplace l'angle de vue. L'objectif : « *suivre tout ce qui se passe dans la tête de Léontes, ce qu'il voit, entend, ressent. On explore la conscience de cet homme* ». Pour cela, le metteur en scène a demandé aux comédiens « *de suivre le texte. Tout est déjà là. Il suffit de voir les choses. Pour y parvenir, il est important d'y aller avec délicatesse* ».

De la délicatesse, en effet, pour révéler la complexité des personnages. « *Shakespeare ne juge pas. Il dévoile la réalité et l'humanité des personnages. J'ai été assistant de Peter Brook qui disait : il n'y a pas un personnage de Shakespeare qui ne soit pas un être humain. On peut ainsi le détester et l'adorer. Il y a toujours une part d'ombre et de lumière. C'est très précieux* ».

Dans sa mise en scène du *Conte d'hiver*, Sylvain Levitte s'est attaché à présenter cette pièce de théâtre, comme une comédie. « *On le découvre dans les trois premiers actes. Chaque réplique est nourrie d'un second degré. Shakespeare place la noirceur à un endroit d'irréalité. Chaque personnage vit quelque chose de tellement profond qu'il est obligé d'en rire pour survivre. On bascule dans un humour noir qui peut mettre mal à l'aise. Mais c'est un bonheur à jouer* ». Le *Conte d'hiver* est une suite d'allers et retours entre tragédie et comédie où chaque scène porte ainsi un enjeu.



Infos pratiques

- Lundi 16 et mardi 17 janvier à 19h30 au théâtre d'Alençon. Tarifs : de 20 à 6,50 €. Réservation au 02 33 29 16 96 ou sur www.scenenationale61.fr
- Mardi 7 mars à 20 heures au théâtre Legendre à Évreux. Tarifs : de 25 à 10 €. Réservation au 02 32 29 63 32 ou sur www.letangram.com
- Jeudi 30 mars à 20 heures à La Renaissance à Mondeville. Tarifs : de 14 à 8 €. Réservation au 02 31 35 65 94 ou sur www.larenaissance-mondeville.fr
- Durée : 2h15

SYLVAIN LEVITTE : « LES MOTS ESSAYENT DE DIRE MAIS EMPÊCHENT DE DIRE EN MÊME TEMPS »

par Pierre Magnetto



Sylvain Levitte fondateur de la compagnie *Les choses ont leurs secrets* : « essayer d'écouter ce que dit la pièce, de sentir ce qu'elle raconte ». © Naja

Le directeur de la compagnie Les choses ont leurs secrets est en tournée avec Le conte d'hiver de William Shakespeare. Prenant le parti de se placer du seul point de vue de Léontes, le roi jaloux et féminicide, le metteur en scène livre une interprétation montrant à quel point le dramaturge anglais reste contemporain quatre siècles après sa disparition.

Après *Le roi Lear* et *La nuit des rois* c'est la troisième fois que vous travaillez sur un texte de William Shakespeare, pourquoi celui-ci ?

J'ai monté *Le roi Lear* avec deux adolescents en scène, après j'ai monté *La nuit des rois* avec neuf femmes en scène et là je complète le triptyque avec une tragicomédie. *Le Conte d'hiver* est une pièce sur le patriarcat, sur la place de la violence masculine intrinsèque à toute la société, une pièce sur les violences conjugales. C'est incroyable combien Shakespeare est contemporain, de voir qu'il raconte toujours les mêmes humanités à travers les siècles ! On aura toujours peur de la mort, on aura toujours peur d'être abandonné et c'est ce qui arrive à Léontes. Il a peur d'être abandonné par son meilleur ami Polixènes, par sa femme Hermione et donc il va réagir de façon extrêmement violente par un sentiment de possession du corps de sa femme. Monter Shakespeare est toujours une grande question pour moi. Il ne s'agit pas de savoir qu'elles sont mes idées mais de quoi j'ai besoin pour que la pièce puisse se révéler.

Justement, votre parti pris est de vous placer du point de vue de Léontes en faisant le choix de ne pas jouer le texte intégral. Quel a été votre cheminement ?

Il faut se dire que chaque individu est unique, que chaque individu a sa propre conscience. On a essayé pendant les répétitions de suivre la conscience de Léontes, de comprendre à quel moment il commence à interagir et à ressentir le monde dans lequel il est. Le matin au réveil on ouvre les yeux et c'est à partir de ce moment-là que le monde existe pour nous. Avant qu'on ne le voit, il n'existe pas, il faut juste se mettre à la place de cet individu qui s'éveille pour comprendre ce qu'il ressent. Tout le travail qu'on a fait pendant les répétitions est d'essayer de voir à travers ses yeux, d'entendre ce qu'il entend, de ressentir ce qu'il ressent et de le suivre, tout simplement. Donc on a enlevé toutes les scènes dans lesquelles Léontes n'apparaît pas et on a rajouté des moments de conscience rêvée de sa part. On a gardé à la fois tout ce que ce personnage vit concrètement au quotidien et ces moments rêvés.

Ce choix ne nuit pas à la narration du récit, ce que vous n'avez pas conservé serait-il superflu dans cette pièce ?

Non, non ! C'est très drôle de dire ça car les Anglais s'amuse souvent à dire que Shakespeare aurait eu besoin d'un bon éditeur qui lui dise quoi couper à l'intérieur de ses textes. En vrai, dans ses pièces il donne souvent plusieurs fois la même information parce qu'à l'époque il y avait besoin de le faire. Les gens pouvaient être en train de boire en même temps que se jouait la pièce, pouvaient sortir, revenir. Pour captiver, pour bien sentir que tout le monde restait avec lui et suivait toute l'histoire, il avait ce besoin de répéter les choses. Aujourd'hui on est assis dans une salle de spectacle, dans le noir et on entend toutes les informations. Pour ça on pourrait se dire que oui, on peut enlever un petit peu de texte, mais ça n'a pas été le processus de création. Pour moi le processus était juste de suivre le point de vue de Léontes. Du coup les coupes ce n'est presque pas nous qui les avons choisies, elles se sont faites malgré nous. Pour suivre son point de vue on est obligé d'enlever les scènes auxquelles il n'assiste pas, ça ne sert à rien de les montrer, le contraire nous aurait fait sortir de notre intention de mise en scène.

Vous jouez le spectacle avec de jeunes comédiens dans les rôles principaux qui font preuve d'une grande maîtrise pour exprimer les sentiments, les émotions des personnages. Comment est-ce qu'on arrive à ce rendu en tant que metteur en scène ?

Il n'y a pas d'âge pour tomber dans Shakespeare, pour apprécier l'humanité et le non manichéisme qu'il y a dans ses pièces. Toutes et tous nous pouvons avoir en nous quand on est très jeune une grande maturité, ce qu'on appelle une vieille âme, tout comme des personnes plus âgées peuvent avoir des âmes d'enfant. Tous, nous avons ça en nous, comme si on avait tous les âges, il suffit juste de le convoquer pour pouvoir le vivre. Pour les émotions je pense que c'est la même chose. Des enfants vivent des trahisons absolument terrifiantes. Il n'y a pas besoin d'être plus âgés et d'avoir davantage vécu pour comprendre ce qu'est une trahison, ce que c'est que l'amour et tous les sentiments. Il faut faire confiance sensiblement, sans aucune arrogance, à ce qu'on ressent et surtout essayer le plus possible d'écouter ce que dit la pièce, de sentir, pas de comprendre, ce qu'elle raconte et ce que ces mots dits par les personnages essayent de dire. Souvent je trouve que les mots écrits par Shakespeare sont magnifiques. Par contre je dis aux comédiens qu'il faut avoir l'impression que le texte est mauvais, qu'il n'est pas suffisant par rapport aux émotions que les personnages sont en train de ressentir. Dans la vie, quand on vit une émotion très forte, on se rend compte de la vanité et de la vacuité des mots dont nous disposons pour pouvoir les exprimer. Les mots essayent de dire mais empêchent de dire en même temps. C'est avec cette démarche qu'on arrive à faire ce travail avec les comédiens.